NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

74 Nº 3 1952

Miserere mei Deus

René THIBAUT (s.j.)

p. 298 - 301

https://www.nrt.be/en/articles/miserere-mei-deus-2581

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Miserere mei Deus

C'est la prière des pécheurs et des malheureux, c'est notre prière habituelle. Elle fera place, à certaines heures, au *Fiat voluntas tua* héroïque ou bien encore au *Magnificat,* anticipation du cantique des élus. Alors même, si nous sommes tout à fait sincères, l'acquiescement n'ira pas sans un espoir secret d'adoucissement, la reconnaissance joyeuse sera lestée d'une note mélancolique. Car notre condition présente est trop misérable pour qu'elle puisse jamais se passer entièrement d'un appel à la pitié divine. Il importe donc de nous assurer une bonne fois de la parfaite légitimité d'une prière tellement nôtre.

Nous la retrouvons équivalemment dans les dernières demandes de l'oraison dominicale : « *Et dimitte nobis debita nostra... et ne nos inducas in tentationem, sed libera nos a malo* ». Ici pourtant le « nous » lui donne un autre son. Ce qu'il faut d'abord légitimer, c'est le « moi » du *Miserere.*

Sans doute, nous sommes tous pécheurs, sauf la Vierge Marie, et nous avons tous besoin de la miséricorde infinie. Il ne s'agit évidemment pas de dire à Dieu : « Ayez pitié de moi *seul*! » Cette dureté de cœur à l'égard des autres serait un péché qui crie vengeance, loin d'apitoyer notre Père commun. Le « moi » n'exclut pas le prochain, c'est trop clair. Pourtant nous mettons l'accent sur notre propre misère. C'est elle qui inspire notre appel à la pitié. Ce retour sur soi est-il légitime ?

Il faut distinguer. Nous avons certes le droit de considérer notre propre misère morale, nos péchés, comme méritant un tour de faveur. En ce cas, l'adage : « Charité bien ordonnée commence par soi-même » est incontestablement vrai. Aucun de nous ne vaut saint François d'Assise qui se réputait le plus grand pécheur connu. Ce serait une sorte de quiétisme que de ne point vouloir de pardon pour soi avant de l'avoir obtenu pour les autres. Au fond, le péché est toujours égoïsme. C'est la conscience de notre égoïsme ou de notre amour-propre excessif qui nous fait crier : « Seigneur, ayez pitié de moi ». Le « moi » n'est mis ici en évidence que comme un mal dont on demande la délivrance. *Miserere mei Deus,* c'est-à-dire surtout : « ô Dieu qui êtes tout Amour ôtez de mon cœur ce poison qui le resserre et le ferme. » Lorsqu'on a vraiment arraché de son cœur la racine de l'égoïsme, alors on peut se contenter de la formule « nous », que Notre-Seigneur devait bien employer, puisque l'oraison modèle est une prière en commun.

Mais le plus souvent c'est notre misère physique qui nous fait crier miséricorde à Dieu. « Mal d'autrui n'est que songe », si réel nous apparaît notre propre mal. Il faut beaucoup d'humilité pour se juger sincèrement le plus grand des pécheurs; il suffit d'un peu d'égoïsme pour réputer sa souffrance personnelle plus digne de pitié que celle d'autrui. Jésus portant sa croix renvoie à d'autres supplices les larmes des femmes de Jérusalem. C'est qu'il est le plus patient des souffrants et la première condition de la patience est de faire peu de cas de la souffrance personnelle. Quand nous souffrons, songeons vivement aux peines du prochain et alors il nous sera impossible de ne point dire « nous » au lieu de « moi ».

« Seigneur, ayez pitié de nous ». Sous cette forme, le *Miserere* se justifiera parfaitement en tout temps, car en tout temps les hommes ont surtout besoin de l'infinie miséricorde. Mais Dieu ne le sait-il pas mieux que nous ? N'est-il point miséricordieux par-dessus tout : *Deus, cui proprium est misereri semper et parcere ?* Multiplier les appels à sa pitié n'est-ce point équivalemment le considérer comme un maître exigeant, comme un juge inflexible ? Du moins

a-t-on l'air de croire que sa miséricorde a besoin d'être excitée. Or Dieu n'est pas l'Etre insensible que les philosophes ont inventé. C'est un Père tellement tendre qu'en comparaison de lui les pères terrestres sont durs (*Mt.* VII, 11); aussi ne méritent-ils pas d'être appelés pères (*Mt.* XXIII, 9). Alors pourquoi tant de *Miserere* ?

C'est une profession de foi très agréable à Dieu que le *Miserere mei Deus.* Par là nous reconnaissons notre véritable condition de pécheurs et d'indigents en même temps que sa bonté et sa miséricorde. Il n'est pas question d'exciter en Dieu immuable la pitié qui ne peut manquer d'exister en face de notre misère; il s'agit de ne point refuser le secours toujours prêt et qui sollicite lui-même notre acceptation. *Miserere mei Deus,* cela veut dire : « Seigneur, je ne veux pas comme les anges superbes faire appel à votre justice ou exiger mon dû. Justement vous ne me devez que des peines. Mais j'ai tellement confiance en votre miséricorde que j'ose vous demander ce que je ne mérite pas, ce que votre Fils a mérité pour moi : le pardon de mes péchés et la délivrance de tout mal. » Le *Miserere mei Deus* est la prière du temps; dans l'éternité, ou bien elle n'a plus d'objet ou bien elle ne trouve plus d'humbles sujets : les élus sont trop heureux pour avoir besoin de pitié, les damnés trop orgueilleux pour accepter le pardon ou le soulagement.

Dieu se plaît à nous entendre faire appel à sa miséricorde, non pas qu'il tire ainsi avantage sur nous ou jouisse de notre humiliation et de l'aveu de notre impuissance ou de notre indignité, mais parce qu'en prenant cette humble attitude nous ouvrons notre âme à ses bienfaits : *Humilibus Deus dat gratiam.* Que pourrait-il donner à ceux qui ne voudraient recevoir autre chose que leur dû ? Nos supplications deviennent un titre plus précieux que nos mérites. La persévérance finale, ce don des dons, ne peut pas se mériter, mais la prière confiante et persévérante l'obtient infailliblement. Nous pouvons appuyer notre confiance sur nos prières tout en faisant peu de cas de notre valeur, tandis que, s'il fallait avoir conscience de son mérite pour espérer le salut, comment les saints qui se croient les plus grands des pécheurs échapperaient-ils au désespoir ? Les supplications montrent bien que nous n'avons d'autre raison d'espérer que le bon plaisir divin *et que nous craignons en outre d'y faire obstacle.* Nous croyons que Dieu veut sauver tous les hommes sans exception, et nos prières n'ont pas pour fin de susciter une élection qui, avant toute considération étrangère à Dieu, est universelle. Nous supplions Dieu de ne point permettre qu'un refus de notre part fasse échec à la volonté salvifique. Il est clair après cela que nos prières ne sont sincères qu'à la condition de n'être point contredites par nos actes libres. Ce que nous demandons à Dieu avec larmes, ce n'est pas seulement la vision béatifique ou la fin dernière, ce sont tous les moyens d'y parvenir et d'abord le pardon de nos péchés passés et la grâce de ne point pécher à l'avenir. *Miserere mei Deus,* cela signifie, lorsqu'on est sincère à fond : « Mon Dieu, faites-moi mourir plutôt que de me laisser perdre votre amitié ». Cette prière-là, oserions-nous la faire pour autrui avant de l'avoir faite pour nous-mêmes ? Ici de nouveau « charité bien ordonnée commence par soi-même ».

Beaucoup de priants meurent sans avoir jamais soupçonné la vérité que Maurice d'Hulst découvrit au cours d'une fervente retraite, à savoir qu'il est incomparablement plus commode de demander à Dieu la sainteté pour autrui que pour soi ! Pourquoi cette vérité ne vaudrait-elle pas également pour le salut chrétien ? Pense-t-on qu'il soit naturellement agréable de voir Dieu lorsqu'on n'est pas du tout semblable à lui, et s'imagine-t-on qu'on puisse devenir pareil au vrai Dieu sans un renoncement héroïque à l'amour-propre ? Dieu est Charité et, pour jouir de la vision de ce Dieu, il faut arracher de son cœur la racine de l'égoïsme, cet égocentrisme ou cette concupiscence que le baptême

purge bien de la *ratio peccati*, mais qu'il n'enlève pas afin que nous ayons le mérite de l'enlever librement.

Il y a des demandes qu'il est plus commode ou aussi commode de faire pour soi que pour autrui, et le plus souvent, lorsque spontanément nous gémissons *Miserere mei Deus*, ce sont des grâces naturellement désirables que nous sollicitons ainsi. Nous voudrions que Dieu réduisît au *minimum* la croix sans laquelle le salut est impossible. « Ayez pitié de moi » signifie alors : « Tenez compte de ma faiblesse ; défiez-vous de ma lâcheté ; allez-y doucement, etc. » ! Saint Augustin ne priait pas ainsi : « *Hic ure, hic seca, modo parcas in aeternum* » : « Allez-y hardiment, Seigneur, taillez dans le vif, employez le fer et le feu ; rien ne sera trop dur pour éviter l'enfer ». Combien de chrétiens seraient enchantés d'apprendre que l'on prie pour eux de la sorte ?

La plupart des malades qui font appel à la pitié divine demandent la guérison et non la patience qui vaut mieux que la guérison quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent ! On comprend que, dans ce cas, Dieu se fasse prier ! En postulant un don moindre, on rejette un don meilleur. Le saint demandera la santé, mais c'est pour avoir le moyen de peiner davantage et d'aider plus efficacement ses frères. En attendant sans impatience la guérison qu'il considère sincèrement comme un don plus grand, il profitera de ses souffrances et les fera tourner à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Si la santé ne lui est pas rendue, il comprendra que, contrairement à son premier jugement, la maladie est pour lui un don meilleur et il se tiendra pour exaucé au delà de ses vœux.

Il arrive même aux plus grands saints, comme à Jésus au jardin de Gethsémani, d'avoir peur et d'hésiter devant le sacrifice que Dieu leur propose. Alors sans scrupule ils prient pour eux-mêmes : « *Miserere mei Deus* ». Ils veulent dire : « Seigneur, vous voyez ma faiblesse et il faut me donner ce que vous me demandez : *Da quod iubes et iube quod vis* ». Il arrive également aux saints de perdre patience et n'en pouvant plus ils font appel à l'indulgence divine. Il leur arrive, pour la consolation des pauvres pécheurs, d'être en proie à de si violentes tentations qu'ils ne savent plus s'ils sont amis ou ennemis de Dieu. Alors quelle prière peuvent-ils encore tirer de leur cœur, sinon le *De profundis* ou le *Miserere mei* ?

S'il est permis aux héros de se replier ainsi sur eux-mêmes à certaines heures, comment serait-il interdit aux faibles et aux pusillanimes de multiplier les appels à la pitié ? Ce n'est point là sans doute la plus sublime prière et les superbes diront même que c'est la prière des lâches. Mais le manque de courage qui ne se transfigure pas en prudence à ses propres yeux, la lâcheté qui s'avoue et se déplore n'est pas un vice impardonnable comme la suffisance des orgueilleux. La peur de l'enfer est moins noble que l'abandon des quiétistes : celui-ci est pourtant une hérésie et celle-là point.

En faisant dépendre le salut de la prière et non de l'effort, Dieu a favorisé les lâches, si l'on veut, et handicapé les orgueilleux. Il est vrai que la prière exige un effort, mais cet effort ne crée aucun danger de complaisance en soi. La lâcheté, quand elle n'est pas consentie, incline à l'humilité. On comprendrait que Dieu accablât de maux une âme superbe afin que, broyée, elle criât merci. Les affres de la mort ne sont peut-être pas autre chose qu'un suprême artifice de la Miséricorde pour briser les cœurs endurcis.

Pourtant la lâcheté doit avoir des bornes. A celui qui n'a pas le courage de demander la croix salutaire, Dieu, s'il fait appel à la miséricorde, l'offrira sans qu'il l'ait demandée. S'il n'a pas même le courage de prendre la croix présentée, Dieu, s'il continue à prier, la lui mettra sur les épaules. Mais alors il doit avoir le courage de porter sa croix et sa prière ne peut plus demander autre chose que ce courage indispensable.

Tous les chrétiens ne sentent pas également le poids de la croix. Il en est qui la portent triomphalement comme un étendard victorieux ; d'autres, paisi-

blement comme un joug familier; beaucoup, lamentablement comme une charge trop lourde. Les premiers chantent le *Te Deum laudamus*, les suivants articulent le *Fiat voluntas tua*, les derniers soupirent le *Miserere mei Deus*. C'est à tort qu'on verrait dans la première classe les parfaits, les progressants dans la deuxième classe et dans la troisième les commençants. L'expérience apprend que, plus on avance dans la voie spirituelle, plus on reconnaît sa misère et son impuissance et plus on sent l'urgent besoin de la pitié divine. Les novices ne songent qu'à remercier Dieu comme s'ils étaient déjà au ciel; les vétérans, pressentant la fin de leur pèlerinage, se hâtent de faire appel à la Miséricorde avant que son temps ne soit passé.

Plus que les novices, les vétérans ont pitié des pécheurs et des malheureux. Ils savent ce qu'il en coûte d'éviter le péché et de se résigner au malheur. La compassion chez les hommes n'est pas entièrement désintéressée. Pour compâtir vivement aux maux d'autrui, il faut ou bien avoir pâti soi-même ou bien s'attendre à pâtir. Un homme qui se croit impeccable est dur pour les pécheurs et les gens bien portants trouvent les malades bien difficiles. Aussi est-ce un profond mystère que l'infinie miséricorde de l'Etre infiniment saint et infiniment heureux ou impassible.

La compassion divine ne date point de l'Incarnation. C'est parce qu'il était compatissant que le Fils de Dieu a voulu pâtir pour nous. Sa passion nous persuade de la sincérité de sa compassion, mais elle n'en est pas la cause. La cause se trouve en Dieu éternellement. L'amour de Dieu pour l'homme n'a rien de platonique. Dieu est humain et l'homme n'a pitié que parce qu'il vient de Dieu. Plus les saints retournent à Dieu et plus tendre se fait leur cœur. Si le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie sont les plus tendres des cœurs humains, c'est qu'ils sont unis à la Divinité plus intimement que nul autre.

Le *Miserere mei Deus* est donc assuré de ne point rencontrer l'insensibilité divine. C'est la Miséricorde qui le fait naître dans notre âme et cet appel est en réalité une réponse aux avances de Dieu. Voilà pourquoi il est entendu d'avance et exaucé *ipso facto*. Nous pouvons, nous devons être sûrs que Dieu a pitié de nous quand nous faisons appel à sa pitié. La prière sera efficace dans la mesure où nous aurons confiance. Quel soulagement, pour celui qui souffre, de penser que Dieu n'est pas insensible à ses souffrances! Quel réconfort, pour celui qui est tenté, de croire que le Tout-Puissant s'intéresse à sa lutte!

L'appel confiant à la Miséricorde divine est le signe de prédestination le moins ambigu; hors le cas d'une révélation particulière, on n'en peut dire autant de la présomption qui ferait négliger comme superflu cet appel nécessaire à tous les pécheurs. Le *Miserere mei* est la prière de toutes les heures; elle est surtout la prière de l'heure finale. Mourir en l'adressant à Dieu du **fond du cœur, c'est mourir en prédestiné.**

René THIBAUT, S. I.